

PRÈS DU BUT

Le 10 octobre, l'aube se leva pour la neuvième fois, depuis que la barge avait recommencé à descendre le Danube. Pendant les huit jours précédents, près de sept cents kilomètres avaient été laissés en arrière. On approchait de Roustchouk, où l'on arriverait avant le soir.

A bord, rien ne semblait changé. La barge transportait, comme autrefois, les deux mêmes compagnons: Serge Ladko et Karl Dragoch, redevenus, l'un le pêcheur Ilia Bruschi, l'autre, le débonnaire M. Jaeger.

Toutefois, la manière dont le premier jouait maintenant son rôle rendait plus difficile à soutenir celui du second. Hypnotisé par le désir de se rapprocher de Roustchouk, manoeuvrant l'aviron jour et nuit, Serge Ladko négligeait, en effet, les précautions les plus élémentaires. Non seulement il s'était débarrassé de ses lunettes, mais encore, supprimant rasoir et teinture, il permettait aux changements survenus dans sa personne pendant la durée de sa détention de s'accuser avec une netteté croissante. Ses cheveux noirs pâlissaient de jour en jour, et sa barbe blonde commençait à atteindre une longueur respectable.

Il eût été naturel que Karl Dragoch manifestât quelque étonnement d'une pareille transformation. Celui-ci ne disait rien pourtant. Décidé à

suivre jusqu'au bout la voie dans laquelle il s'était engagé, il avait pris le parti de ne rien voir de ce qui pouvait être gênant.

Au moment où il s'était trouvé face à face avec Serge Ladko, les opinions antérieures de Karl Dragoch étaient fortement ébranlées, et il se sentait moins enclin à admettre la culpabilité de son ancien compagnon de voyage.

L'incident provoqué par la commission rogatoire de Szalka avait été la première cause de ce revirement. Karl Dragoch avait, en effet, procédé à son enquête personnelle. Plus difficile à satisfaire que le commissaire de police de Gran, il avait longuement interrogé les habitants de la ville, et les réponses obtenues n'avaient pas été sans le troubler.

Qu'un nommé Ilia Bruschi, dont la vie était au demeurant des plus régulières, eût élu domicile à Szalka et qu'il l'eût quittée peu de temps avant le concours de Sigmaringen, ce premier point n'était pas contestable. Cet Ilia Bruschi avait-il été revu après ce concours, et notamment dans la nuit du 28 au 29 août? Sur ce deuxième point, les témoignages furent évasifs. Si les plus proches voisins croyaient bien se rappeler que, vers la fin d'août, ils avaient remarqué de la lumière dans la maison du pêcheur alors fermée depuis plus d'un mois, ils n'osèrent cependant rien affirmer. Ces renseignements, tout vagues et hésitants qu'ils fussent, augmentèrent naturellement les perplexités du policier.

Restait un troisième point à élucider. Quel était le personnage à qui le commissaire de Gran avait parlé au domicile indiqué par le prévenu? A cet égard, Dragoch ne put recueillir aucune indication. Ilia Brusch étant assez connu à Szalka, il fallait nécessairement, s'il y était venu, qu'il fût arrivé et reparti pendant la nuit, puisque personne ne l'avait aperçu. Un tel mystère, déjà suspect par lui-même, le devint bien davantage, quand Karl Dragoch eut mis la main sur le tenancier d'une petite auberge, auquel, dans la soirée du 12 septembre, trente-six heures avant la visite du commissaire de police de Gran, un inconnu avait demandé l'adresse d'Ilia Brusch. Le problème se compliquait. Il se compliqua encore, quand cet aubergiste, pressé de questions, eut donné de l'inconnu un signalement correspondant traits pour traits à celui que, d'après la rumeur publique, il convenait d'attribuer au chef de la bande du Danube.

Tout ceci rendit Karl Dragoch rêveur. Il flaira des choses louches. Il eut le sentiment instinctif d'être en présence de quelque machination ténébreuse dont le but lui demeurerait inconnu, mais dont il n'était pas impossible que le prévenu fût la victime.

Cette impression se trouva fortifiée, quand, à son retour à Semlin, il connut la marche de l'instruction. En somme, après vingt jours de secret, elle n'avait pas fait un pas. Aucun complice n'avait été découvert, nul témoin n'avait formellement reconnu le prisonnier, contre lequel il n'existait toujours d'autre charge que le fait d'avoir cherché à modifier l'aspect de son visage et d'avoir possédé un portrait de

femme sur lequel figurait le nom de Ladko.

Ces présomptions, qui, corroborées par d'autres, eussent eu une grande valeur, perdaient, isolées, beaucoup de leur importance. Peut-être, après tout, ce déguisement et la présence du portrait avaient-ils une cause avouable.

Karl Dragoch, dans cet état d'esprit, était particulièrement accessible à la pitié. C'est pourquoi il n'avait pu s'empêcher d'être profondément ému par la naïve confiance de Serge Ladko, dans une circonstance où celui-ci aurait été excusable de se défier de son plus intime ami.

Était-il impossible, d'ailleurs, de mettre ce sentiment de pitié d'accord avec ses devoirs professionnels en reprenant comme devant sa place dans la barge? Si Ilia Bruschi se nommait en réalité Ladko, et si ce Ladko était bien un malfaiteur, Karl Dragoch, en s'attachant à lui, dépisterait ses complices. Innocent, au contraire, peut-être conduirait-il quand même au vrai coupable, auquel l'incident de Szalka eût prouvé, dans ce cas, qu'il portait ombrage.

Ces raisonnements, un peu spécieux, n'étaient pas dénués de toute logique. L'aspect misérable de Serge Ladko, le courage surhumain qu'il avait dû déployer pour accomplir sa fantastique évasion, et surtout le souvenir du service autrefois rendu avec tant d'héroïque simplicité, firent le reste. Karl Dragoch devait la vie à ce malheureux qui haletait devant lui, les mains en sang, la sueur ruisselant sur son visage

décharné. Allait-il, en retour, le rejeter dans l'enfer? Le détective ne put s'y résoudre.

«Venez!» dit-il simplement en réponse à l'exclamation joyeuse du fugitif, qu'il entraîna vers le fleuve.

Peu de paroles avaient été échangées entre les deux compagnons pendant les huit jours qui venaient de s'écouler. Serge Ladko gardait généralement le silence et concentrait toutes les forces de son être pour accroître la vitesse de l'embarcation.

En phrases hachées, qu'il fallait lui arracher en quelque sorte, il fit toutefois le récit de ses inexplicables aventures depuis le confluent de l'Ipoly. Il raconta sa longue détention dans la prison de Semlin, succédant à une séquestration plus étrange encore à bord d'un chaland inconnu. Ils mentaient donc, ceux qui prétendaient l'avoir vu entre Budapest et Semlin, puisque, durant tout ce parcours, il avait été enfermé, pieds et mains liés, dans ce chaland.

À ce récit, les opinions primitives de Karl Dragoch évoluèrent de plus en plus. Malgré lui, il établissait un rapprochement entre l'agression dont Ilia Brusch avait été victime et l'intervention d'un sosie à Szalka. A n'en pas douter, le pêcheur gênait quelqu'un et était en butte aux coups d'un ennemi inconnu, mais dont le signalement semblait correspondre à celui du véritable bandit.

Ainsi, peu à peu, Karl Dragoch s'acheminait vers la vérité. Hors d'état de contrôler ses déductions, il sentait du moins décroître de jour en jour les soupçons autrefois conçus.

Pas un instant, néanmoins, il ne songea à quitter la barge pour revenir en arrière et recommencer son enquête sur nouveaux frais. Son flair de policier lui disait que la piste était bonne, et que le pêcheur, innocent peut-être, était d'une manière ou d'autre mêlé à l'histoire de la bande du Danube. La tranquillité était parfaite, d'ailleurs, sur le haut fleuve, et la succession des crimes commis prouvait que leurs auteurs avaient, eux aussi, descendu le courant, au moins jusqu'aux environs de Semlin. Il y avait donc toutes chances pour qu'ils eussent continué à le descendre pendant la détention d'Ilia Brusch.

Sur ce point, Karl Dragoch ne se trompait pas. Ivan Striga continuait, en effet, à se rapprocher de la mer Noire, avec douze jours d'avance sur la barge au départ de Semlin. Mais, ces douze jours d'avance, il les perdait peu à peu, la distance séparant les deux bateaux diminuait graduellement, et, jour par jour, heure par heure, minute par minute, la barge gagnait implacablement sur le chaland, sous l'effort furieux de Serge Ladko.

Celui-ci n'avait qu'un but: Roustchouk; qu'une idée: Natcha. S'il négligeait les précautions autrefois prises pour protéger son incognito, c'est qu'il n'y pensait vraiment plus. D'ailleurs, de quel intérêt eussent-elles été maintenant? Après son arrestation, après son évasion,

s'appeler Ilia Brusch devait être aussi compromettant que de s'appeler Serge Ladko. Sous un nom ou sous un autre, il ne pouvait plus désormais s'introduire que secrètement à Roustchouk, sous peine d'être appréhendé sur-le-champ.

Absorbé par son idée fixe, il n'avait, pendant ces huit jours, accordé aucune attention aux rives du fleuve. S'il s'était aperçu qu'on passât devant Belgrade--la ville blanche--étagée sur une colline, que domine le palais du prince, le Konak, et précédée d'un faubourg où viennent transiter une immense quantité de marchandises, c'est parce que Belgrade indique la frontière serbe où expiraient les pouvoirs de M. Izar Rona. Mais, ensuite, il ne remarqua plus rien.

Il ne vit, ni Semendria, ancienne capitale de la Serbie, célèbre par les vignobles dont elle est entourée; ni Colombals, où l'on montre une caverne dans laquelle Saint-Georges aurait, d'après la légende, déposé le corps du dragon tué de ses propres mains; ni Orsova, au delà de laquelle le Danube coule entre deux anciennes provinces turques, devenues depuis royaumes indépendants; ni les Portes de Fer, ce défilé fameux bordé de murailles verticales de quatre cents mètres, où le Danube se précipite et se brise avec fureur contre les blocs dont son lit est semé; ni Widdin, première ville bulgare de quelque importance; ni Nikopoli, ni Sistowa, les deux autres cités notoires qu'il lui fallut dépasser en amont de Roustchouk.

De préférence, il longeait la rive serbe, où il s'estimait plus en

sûreté, et en effet, jusqu'à la sortie des Portes de Fer, il ne fut pas inquiété par la police.

Ce fut seulement à Orsava que, pour la première fois, un canot de la brigade fluviale intima à la barge l'ordre de s'arrêter. Serge Ladko, très inquiet, obéit en se demandant ce qu'il répondrait aux questions qu'on allait inévitablement lui poser.

On ne l'interrogea même pas. Sur un mot de Karl Dragoch, le chef du détachement s'inclina avec déférence et il ne fut plus question de perquisition.

Le pilote ne songea pas à s'étonner qu'un bourgeois de Vienne disposât à son gré de la force publique. Trop heureux de s'en tirer à si bon compte, il trouva toute naturelle une omnipotence qui s'exerçait à son profit, et il ne manifesta pas plus de surprise, mais simplement une impatience grandissante, en voyant se prolonger l'entretien entre l'agent et son passager.

Conformément aux ordres, tant de M. Izar Rona, furieux de l'évasion de son prévenu, que de Karl Dragoch lui-même, la police du fleuve avait redoublé de vigueur. De distance en distance, on obligeait la navigation à franchir une série de barrages, parmi lesquels celui d'Orsova était d'une importance capitale. L'étranglement du fleuve en cette partie de son cours facilitant la surveillance, il était impossible, en effet, qu'aucun bateau réussît à passer sans avoir été minutieusement visité.

Karl Dragoch, en interrogeant son subordonné, eut l'ennui d'apprendre à la fois, et que ces perquisitions n'avaient donné aucun résultat, et qu'un nouveau crime, un cambriolage d'une certaine gravité, venait d'être commis deux jours auparavant en territoire roumain, au confluent du Jirel, presque exactement en face de la ville bulgare de Rahowa.

Ainsi donc, la bande du Danube avait réussi à passer entre les mailles du filet. Cette bande ayant coutume de s'approprier non seulement l'or et l'argent, mais les objets précieux de toute nature, son butin devait être d'un volume encombrant, et il était vraiment inconcevable qu'on n'en eût pas trouvé trace, alors qu'aucun bateau n'avait pu échapper à la visite.

Il en était cependant ainsi.

Karl Dragoch était stupéfait d'une telle virtuosité. Toutefois, il fallait bien se rendre à l'évidence, les malfaiteurs prouvant eux-mêmes par des attentats leur descente vers l'aval.

La seule conclusion à tirer de ces faits, c'est qu'il convenait de se hâter. Le lieu et la date du dernier vol signalé indiquaient que ses auteurs avaient moins de trois cents kilomètres d'avance. En tenant compte du temps pendant lequel Ilia Brusch avait été immobilisé, temps que la bande du Danube avait certainement mis à profit, il fallait en inférer que sa vitesse était à peine la moitié de celle de la barge. Il

n'était donc pas impossible de l'atteindre à la course.

On repartit donc sans plus attendre et, dès les premières heures du 6 octobre, la frontière bulgare était franchie. A partir de ce point, Serge Ladko qui, jusque-là, avait suivi de son mieux la rive droite, serra au contraire le plus possible le bord roumain dont, à partir de Lom-Palamka, une succession de marais de huit à dix kilomètres de large n'allait pas tarder, d'ailleurs, à interdire l'approche.

Quelque absorbé qu'il fût en lui-même, le fleuve, depuis qu'on était entré dans les eaux bulgares, n'avait pu manquer de lui paraître suspect. Un certain nombre de chaloupes à vapeur, de torpilleurs même, voire de canonnières, battant pavillon ottoman, le sillonnaient en effet. En prévision de la guerre qui allait, moins d'un an plus tard, éclater avec la Russie, la Turquie commençait déjà à surveiller le Danube, qu'elle devait peupler ensuite d'une véritable flottille.

Risque pour risque, le pilote préférait se tenir à distance de ces navires turcs, dût-il pour cela se jeter dans les griffes des autorités roumaines, contre lesquelles M. Jaeger serait peut-être capable de le protéger, comme il l'avait fait à Orsova.

L'occasion ne se présenta pas de mettre à une nouvelle épreuve le pouvoir du passager; aucun incident ne troubla cette dernière partie du voyage, et, le 10 octobre, vers quatre heures de l'après-midi, la barge parvenait enfin à la hauteur de Roustchouk, que l'on distinguait

confusément sur l'autre rive. Le pilote gagna alors le milieu du fleuve, puis, arrêtant pour la première fois depuis tant de jours le mouvement de son aviron, il laissa tomber le grappin par le fond.

«Qu'y a-t-il? demanda Karl Dragoch surpris.

--Je suis arrivé, répondit laconiquement Serge Ladko.

--Arrivé?... Nous ne sommes pas encore à la mer Noire, cependant.

--Je vous ai trompé, monsieur Jaeger, déclara sans ambages Serge Ladko. Je n'ai jamais eu l'intention d'aller jusqu'à la mer Noire.

--Bah! fit le détective dont l'attention s'éveilla.

--Non. Je suis parti dans l'idée de m'arrêter à Roustchouk. Nous y sommes.

--Où prenez-vous Roustchouk?

--Là, répondit le pilote, en montrant les maisons de la ville lointaine.

--Pourquoi, dans ce cas, n'y allons-nous pas?

--Parce qu'il me faut attendre la nuit. Je suis traqué, poursuivi. Dans le jour, je risquerais de me faire arrêter au premier pas.

Voilà qui devenait intéressant. Les soupçons primitivement conçus par Dragoch étaient-ils donc justifiés?

--Comme à Semlin, murmura-t-il à demi-voix.

--Comme à Semlin, approuva Serge Ladko sans s'émouvoir, mais pas pour les mêmes causes. Je suis un honnête homme, monsieur Jaeger.

--Je n'en doute pas, monsieur Brusch, bien qu'elles soient rarement bonnes, les raisons que l'on a de redouter une arrestation.

--Les miennes le sont, monsieur Jaeger, affirma froidement Serge Ladko. Excusez-moi de ne pas vous les révéler. Je me suis juré à moi-même de garder mon secret. Je le garderai.

Karl Dragoch acquiesça d'un geste qui exprimait la plus parfaite indifférence. Le pilote reprit:

--Je conçois, monsieur Jaeger, que vous ne soyez pas désireux d'être mêlé à mes affaires. Si vous le voulez, je vous déposerai en terre roumaine. Vous éviterez ainsi les dangers auxquels je peux être exposé.

--Combien de temps comptez-vous rester à Roustchouk? demanda Karl Dragoch sans répondre directement.

--Je ne sais, dit Serge Ladko. Si les choses tournent à mon gré, je serai revenu à bord avant le jour et, dans ce cas, je ne serai pas seul. S'il en est autrement, j'ignore ce que je ferai.

--Je vous suivrai jusqu'au bout, monsieur Brusch, déclara sans hésiter Karl Dragoch.

--A votre aise!» conclut Serge Ladko qui n'ajouta pas une parole.

A la nuit tombante, il reprit l'aviron et s'approcha de la rive bulgare. L'obscurité était complète quand il y accosta, un peu en aval des dernières maisons de la ville.

Tout son être tendu vers le but, Serge Ladko agissait à la manière d'un somnambule. Ses gestes nets et précis faisaient sans hésitation ce qu'il fallait faire, ce qu'il lui eût été impossible de ne pas faire. Aveugle pour tout ce qui l'entourait, il ne vit pas son compagnon disparaître dans la cabine dès que le grappin eut été ramené à bord. Le monde extérieur avait perdu pour lui toute réalité. Son rêve seul existait. Et, ce rêve, c'était, tout illuminée de soleil, en dépit de la nuit, sa maison et, dans sa maison, Natcha!... En dehors de Natcha, il n'était plus rien sous le ciel.

Dès que l'étrave de la barge eut touché la rive, il sauta à terre, fixa solidement son amarre et s'éloigna d'un pas rapide.

Aussitôt, Karl Dragoch sortit de la cabine. Il n'y avait pas perdu son temps. Qui aurait reconnu le policier, à la silhouette énergique et sèche, dans ce balourd aux pesantes allures, merveilleuse copie d'un paysan hongrois?

Le détective prit terre à son tour et, suivant le pilote à la piste, partit en chasse une fois de plus.